

La forêt à l'heure des choix

Nadia Ross

Numéro 123, hiver 2009–2010

Le bois, matière à vivre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, N. (2009). La forêt à l'heure des choix. *Continuité*, (123), 20–24.



La forêt à l'heure des choix

Elle s'étend sur près de 760 000 km². Les chercheurs veulent comprendre sa biodiversité et protéger son unicité, l'industrie veut en augmenter la productivité et la voir grandir.

Après le séisme provoqué par L'Erreur boréale de Richard Desjardins et Robert Monderie, dans la foulée des recommandations de la commission Coulombe, à l'heure d'une profonde crise forestière et de la mort annoncée du papier journal, comment se porte la forêt, patrimoine national des Québécois ? Et à quels choix nous confronte-t-elle ?

Photo : Pierre Lahoud

par Nadia Ross

Rassurons-nous d'abord, la forêt elle-même n'est pas en danger. « Elle repousse ! » lance Luc Bouthillier, professeur au Département des sciences du bois et de la forêt de l'Université Laval. Même si la pression de la récolte a été très grande lors des dernières décennies, aucun désert n'a été créé. « Certes, le paysage s'en trouve bouleversé et ce n'est pas toujours beau, admet-il. Mais la vie reprend le dessus même dans les endroits les plus ravagés et inesthétiques. »

Ces forêts changent cependant de visage. La régénération laisse place à une végétation concurrente parmi laquelle se trouvent davantage de feuillus, dont le bouleau blanc et le tremble, des essences moins populaires dans l'industrie. D'origine, la forêt boréale de conifères, qui couvre près des trois quarts du Québec forestier, renferme presque uniquement des sapins baumiers, des épinettes noires et blanches, des pins gris et des mélèzes. Les seuls feuillus qui y croissent sont le bouleau à papier, le peuplier faux-tremble et le peuplier baumier. Elle compte aussi une collection d'arbustes, de champignons, de mousses.



Les coupes forestières des dernières décennies ont laissé un paysage cicatrisé... Mais des efforts portent fruit. Tel que suggéré par le rapport Coulombe en 2004, 8 % du territoire forestier québécois est aujourd'hui une aire protégée. Prochain objectif : 12 %.

Photo : Pierre Lahoud

UNE PROTECTION NÉCESSAIRE

Même si certains de ces végétaux sont sans intérêt pour l'exploitation, cette diversité doit être conservée comme un modèle afin qu'on n'oublie jamais la composition de base de la forêt. C'est pourquoi les chercheurs ont livré de nombreuses batailles pour qu'une portion du territoire québécois soit protégée de la coupe forestière. Le rapport Coulombe, déposé en décembre 2004, mentionnait que la superficie d'aires protégées devait représenter 8 % du territoire forestier avant la fin de 2006. L'objectif n'a été atteint que cette année.

Ce rapport recommandait également que cette superficie atteigne 12 % d'ici 2010. L'échéance approche et l'idée est de nouveau sur la table. « Pourquoi ne pas faire entrer notre toundra et notre taïga dans les aires protégées ? Le désert du Sahara en est bien une, lui ! » lance Guy Chevette, président du Conseil de l'industrie forestière du Québec (CIFQ). Conserver de vieilles forêts comme modèle est une chose, dit-il. Mais laisser la forêt se dégrader en est une autre. « Pour l'instant, 54 % de notre forêt est surannée et on n'en exploite que 0,2 % par année. C'est ça le plus grand danger qui guette notre forêt. »

Maintenant qu'elle a atteint sa maturité, la forêt surannée commence à dépérir : elle est plus sensible aux chablis (arbres abattus par le vent), aux feux de foudre et aux insectes. M. Chevette voit là un gaspillage de la ressource, mais aussi un désastre écologique. « Quand un arbre tombe ou se casse, il entre en décomposition. Alors, il n'y a plus de captage ou d'emprisonnement des gaz, mais plutôt de l'émanation ! »

Une perception qui ne trouve pas son écho chez Luc Bouthillier. Selon lui, les vieilles forêts, qui caractérisent de 75 à 80 % du paysage forestier nord-côtier, ont environ 500 ans. Elles survivent donc très bien sans



L'épinette noire, abondante dans nos forêts, a conféré au Québec la place de chef de file de l'industrie des pâtes et papier au Canada.

Photo : François Rivard



l'intervention de l'homme. « Ces forêts-là ont vu passer Jacques Cartier, ce sont des écosystèmes qui ont atteint un certain niveau de stabilité, estime-t-il. L'idée que tout va mourir en l'absence de récolte n'a pas d'allure. »

SYLVICULTURE INTENSIVE OU JARDINAGE ?

La question va plus loin. Avant de décider si on intervient dans les vieilles forêts, il faut d'abord définir la forêt et son rôle. Si le but est d'avoir une forêt plus productive, l'intervention est souhaitée. D'une certaine façon, la sylviculture intensive dans des zones restreintes pourrait contribuer à la protection d'écosystèmes dont les ressources échapperaient à l'exploitation, note M. Chevrette. Dans ces secteurs, « on peut produire plus de bois, mais ça ne se fera pas sans conséquences », relance le professeur. Des animaux désertent les lieux faute d'habitat, de nourriture ou d'une eau de qualité. « Voulons-nous léguer un paquet de bois à nos enfants ou un écosystème vivant et diversifié ? » demande M. Bouthillier, qui prône une gestion au centre de laquelle se trouve la vision patrimoniale.

Intimement liés, les aspects sociaux et économiques doivent également être pris en compte dans le calcul. Au Québec, 250 villages vivent de la forêt, dont 150 exclusivement, estime le CIFQ. « Les utilisateurs de la forêt à des fins récréotouristiques et les résidents ont leur mot à dire sur les choix qui seront retenus », lance M. Bouthillier. D'où la naissance du concept de gestion

intégrée du territoire, qui prévoit des consultations régionales.

Dans un monde idéal, la récolte dans les vieilles forêts devrait être réalisée sans que leur structure soit touchée. « C'est possible en foresterie puisqu'un arbre, ce n'est pas LA forêt, dit le chercheur. C'est là notre nouveau défi. » Mais ce type de récolte risque d'être beaucoup plus coûteux. Pas évident quand on sait que le coût de production est justement une des difficultés qui ralentissent l'industrie forestière québécoise. Ce coût élevé s'explique entre autres par le fait que notre bois est plutôt petit; la récolte demande donc beaucoup d'opérations. C'est pourquoi le Québec a été le premier à subir la crise forestière et qu'il sera le dernier à s'en remettre, estime M. Chevrette. « Notre fibre est plus dispendieuse qu'ailleurs, on est moins compétitifs. »

DES HAUTS, DES BAS... ET DES IDÉES

En revanche, nous avons des forces. Notre savoir-faire et notre leadership technologiques notamment. Les usines du Québec produisent une foule de sous-produits et se tournent déjà vers le développement de la valeur ajoutée : laminage, meubles, portes, fenêtres, bois jointé. La ressource ligneuse est de plus en plus transformée avant son exportation. Bien sûr, la crise économique a énormément affecté les livraisons de bois d'œuvre aux États-Unis, mais M. Chevrette croit qu'avec la reprise, les carnets de commandes vont se regarnir.

L'irréversible chute du papier journal pousse cependant l'industrie à développer des produits de substitution. Le vide laissé par ce marché est grand : le Québec produit près de la moitié des pâtes et papier dans tout le pays. (C'est la qualité de la pâte conçue à partir de l'épinette noire qui a placé le Québec en tête de l'industrie.) En 1990, plus de quatre millions de tonnes métriques de papier journal étaient fabriquées ici. En 2007, ce chiffre avait chuté pour se situer à près de trois millions de tonnes métriques.

Ainsi, dans la foulée des fermetures d'usines, c'est l'image de l'industrie qui en prend encore un coup, alors que cette dernière peine déjà à attirer la relève dans les métiers liés à la foresterie. D'un côté, le

Doit-on exploiter les vieilles forêts pour les rendre plus productives ou maintenir un écosystème vivant et diversifié ? La question divise.

Photo du haut : Pierre Lahoud

Photo du bas : Roger Côté

Cataraqui revit



Le domaine Cataraqui fait l'objet d'un important chantier de restauration qui modernisera ce témoin d'un riche passé. À compter du 24 juin 2010, il accueillera l'École hôtelière de la Capitale et sera le théâtre d'événements tant publics qu'institutionnels.



LES TOITURES TOLE-BEC INC.
Toitures Traditionnelles

- à Baguettes
- à Joints Debouts
- à la Canadienne

- Cuivre
- Cuivre Étamé
- Acier Pré-peint
- Galvanisé
- Ardoise

- Entreprise Familial - Licence R.B.Q. 2617-6594-75

1212 Tellier, St-Vincent-de-Paul, Laval
Site internet:
(450) 661-9737 www.toile-bec.com

ABC P architecture + urbanisme
HUDON ASSOCIÉS JULIEN

SONT FIERS DE PARTICIPER
À LA RÉALISATION DU
COMPLEXE DE SOCCER
DU PARC CHAUVEAU

www.abcparchitecture.com - www.hudonjulien.com



doute plane quant à l'avenir de ces professions, et de l'autre, une image négative est toujours accolée aux travailleurs forestiers. C'est d'ailleurs un des enjeux auxquels l'industrie sera confrontée, car lorsque l'économie reprendra du poil de la bête, il manquera 2000 techniciens en foresterie, estime le CIFQ. Et les écoles se vident. Certains cours de cégep ont dû fermer faute d'élèves, le programme d'opérations forestières de l'Université Laval fonctionne avec une poignée d'étudiants dans ses classes, et l'Institut de papeterie de Trois-Rivières n'a qu'une seule recrue cette année. Plusieurs actions s'imposent donc pour séduire la nouvelle génération. Il importe de démontrer que l'exploitation forestière peut respecter la nature grâce, entre autres, à la promotion de la certification FSC (Forest Stewardship Council), qui a joué un rôle important dans l'atteinte des 8 % d'aires protégées. L'industrie doit également prouver que les emplois dans le domaine forestier ont de l'avenir en développant de

nouveaux créneaux et en les diversifiant. À ce chapitre, la fabrication d'éthanol à partir de résidus de bois est toujours à l'étude et des coopératives forestières comme celle de Girardville, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, s'ouvrent au marché des huiles essentielles. La valorisation du bois dans les constructions résidentielles et commerciales fait aussi partie des voies à emprunter. La Coalition BOIS Québec compte bien en faire la promotion comme un levier de relance économique et une solution pour lutter contre les gaz à effet de serre (voir « Hors d'âge et toujours jeune », p. 26). En plus de piéger pour de longues périodes de grandes quantités de CO₂, le bois laisse une empreinte environnementale beaucoup moins importante que l'acier ou le béton. Bref, c'est le matériau de l'avenir, s'entendent écologistes, sociologues et économistes. Voilà au moins un consensus qui ne fait pas de doute.

■ *Nadia Ross est journaliste indépendante.*

Selon le Conseil de l'industrie forestière du Québec, 250 villages québécois vivent de la forêt, dont 150 exclusivement.

Photo : Joze Pobjic

ARCHITECTURE
+ DESIGN URBAIN

BRIÈRE GILBERT + ASSOCIÉS ARCHITECTES

50 côte DINAN | bureau 101 | QUÉBEC | QC | G1K 8N6 | T. 418 694.9041
460 rue ste. CATHERINE O. | # 613 | MONTRÉAL | QC | H3B 1A7 | T. 514 875.1188



LE CENTRE
DE CONSERVATION
DU QUÉBEC

Sensibilisation
Prévention
Restauration

30 ANS
D'EXPERTISE AU
SERVICE DU
PATRIMOINE

www.ccq.mcccf.gouv.qc.ca

Centre
de conservation
Québec